Fontenelle corrupteur du goût et destructeur du « Grand Siècle »

Claudine Poulouin
Cérédi, Rouen

Fontenelle (1657-1757) eut la singulière fortune d'appartenir aux deux siècles associés à « l'âge classique ». Il a connu M^me^ de La Fayette, M^me^ de Sévigné, Corneille, La Fontaine, Racine et Boileau, tandis que Montesquieu, d'Alembert, Diderot, Vauvenargues, Voltaire même… reconnaissaient en lui un « maître de l'esprit philosophique ». Comme Jean Dagen le suggérait au seuil d'un colloque qui s'interrogeait sur l'identité d'un « siècle de deux cents ans », Fontenelle, tenant à la fois à Descartes, aux libres penseurs, à l'esprit moderne, résorbant en lui toutes les contradictions, était en position de représenter un moment de parfait équilibre et d'illustrer cet âge classique de deux cents ans [1]. Au regard du XIX^e^ siècle, cependant, loin de symboliser la continuité, Fontenelle semble plutôt le symbole d'une corruption dont les effets scinderaient l'âge classique en deux siècles distincts sinon opposés. À chacun de ces deux siècles correspondrait même un Fontenelle différent, le second se libérant du premier en 1699, lorsque l'abbé Bignon nomme Fontenelle secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences.

1. Jean Dagen, *Un siècle de deux cents ans ? Les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Continuités et discontinuités*, Paris, Desjonquères, 2004, introduction, p. 12.

Le Fontenelle corrupteur du goût et destructeur du « Grand Siècle », c'est, pour reprendre les termes de Sainte-Beuve [2], le « Fontenelle primitif », au goût détestable, « en guerre ou en chicane avec les Racine, les Despréaux, les La Fontaine [...] ; loué par de Visé, et flagellé par La Bruyère [3] » ; l'homme des ruelles et de l'opéra, responsable du déclin de l'éloquence et de la pureté du goût qui faisaient de la littérature du « Grand Siècle » le premier des arts. Mais ce même homme qui, le premier, marqua la décadence de l'art provoqua par là un ébranlement dont les conséquences furent considérables : de la littérature convertie en « philosophie », il fit une force neuve et la première des puissances. Ce Fontenelle-là, ennemi irréconciliable de l'ignorance, sut faire de l'Académie des sciences un temple de l'intelligence et en répandre l'éclat dans l'Europe entière. On retrouve sous les plumes de La Harpe, de Villemain, de Nisard ce Fontenelle double, marque d'une réputation équivoque prise entre deux souverainetés : celle du siècle de Louis XIV et celle de Voltaire. L'analyse que chacun en donne, comme aussi la représentation de l'âge classique qui en suit, n'est pas équivalente, loin s'en faut. Sans doute ces différentes approches tiennent-elles pour une part à une présence de Fontenelle sensiblement différente dans le paysage éditorial du Directoire au Second Empire : sous le Consulat et l'Empire, la modération et la sage vieillesse de Fontenelle inspire le vaudeville [4], et Cousin d'Avallon publie l'insipide *Fontenelliana* qui diffuse auprès d'un large public les bons mots de Fontenelle (ou ceux qui lui sont attribués [5]). En ces mêmes années, le bibliographe Gabriel Peignot rassemble, sous le titre de *Lettres facétieuses de Fontenelle*, la *Lettre au Marquis de La Fare sur la résurrection*

2. Sainte-Beuve, « Fontenelle, par M. Flourens » (1851), *Causeries du lundi*, Paris, Garnier frères, s. d., t. III, p. 314-335. Sainte-Beuve fait le compte rendu de l'ouvrage de Pierre Flourens, *Fontenelle ou De la philosophie moderne relativement aux sciences* (1847). Le clivage de la personnalité fontenellienne remonte à La Bruyère qui distinguait le mondain et « l'esprit fort ».

3. *Ibid.*, p. 314-315.

4. *Comédie en prose et en un acte* de Petit et Servières (1802), *La Vieillesse de Fontenelle*, en un acte et en prose, de Dumolard et Capelle (1814).

5. Cousin d'Avallon, *Fontenelliana ou Recueil de bons mots, réponses ingénieuses, pensées fines et délicates de Fontenelle*, Paris, Marchand, 1801. L'ouvrage reprend en partie les *Fontenelliana* de l'*Almanach littéraire ou les Étrennes d'Apollon* de 1777.

des corps et la *Relation de Bornéo* (publiée par Bayle dans les *Nouvelles de la République des Lettres* de janvier 1686[6]). Si leur réception semble avoir été mince, ce sont toutefois ces mêmes textes que G.-B. Depping introduit dans son édition des *Œuvres de Fontenelle* (1818), en y ajoutant le *Traité de la liberté* et les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une autre vie à venir* qui ne figuraient dans aucune des éditions précédentes, et que l'on ne retrouvera pas dans l'édition procurée par Salmon en 1825[7]. Ni A. Charma, dans la *Biographie de Fontenelle* qu'il fait paraître en 1846, ni P. Flourens, dans son *Fontenelle ou De la philosophie moderne* (1847) n'attireront davantage l'attention sur ces textes radicaux, bien au contraire[8]. Tous en revanche, cela depuis La Harpe, traitent rudement Fontenelle, le soumettant à une opération de minoration sans concession après lui avoir reconnu une place éminente dans la configuration de l'âge classique.

C'est ce paradoxe qui retiendra notre attention : comment Fontenelle que, de La Harpe à Nisard, on présente comme un auteur instable et sans solidité, peut-il être tenu pour responsable d'une réorientation de la culture qui en change l'esprit, la langue et la manière de penser ? De quelles prises de position, estimées nécessaires au regard d'une certaine construction de l'âge classique, l'effacement de son œuvre et le refoulement de ses audaces ont-ils été le prix ? En d'autres termes, quelle signification donner à ce dédoublement de Fontenelle, si efficace que les traces en sont encore aujourd'hui repérables dans la critique la plus récente ?

---

6. Gabriel Peignot, *Lettres facétieuses de Fontenelle qui n'ont jamais été imprimées dans ses œuvres*, Bagdad, 1808 (90 exemplaires). Il s'agit en réalité d'une réédition puisque Peignot avait publié les deux textes séparément l'année précédente : *Relation de l'île de Bornéo*, En Europe [Paris, Didot l'aîné], 1807, 47 p., et *Lettre de Fontenelle au marquis de La Fare sur la résurrection*, En Europe [Besançon, Thomassin], 1807, 20 p.

7. *Œuvres complètes* de Fontenelle, Paris, Belin, 3 vol. Depping publie ces quatre textes tout en restant prudent sur les attributions. Signalons que Depping collabore par ailleurs, aux côtés de Villemain et de Guizot, à la *Biographie universelle ancienne et moderne* de Michaud (1811-1828, 52 vol.) : c'est certainement par cette voie qu'il a connu les publications de Peignot.

8. Antoine Charma, *Biographie de Fontenelle*, Caen, A. Hardel, 1846 ; Pierre Flourens, *Fontenelle ou de la philosophie moderne relativement aux sciences physiques*, Paris, Paulin, 1847.

1 Le déni d'un certain XVII^e siècle

La Harpe ouvre les deux tomes qu'il consacre à la philosophie des Lumières en opposant la plénitude orthodoxe du siècle de Louis XIV à la dégénérescence révolutionnaire. Il reprend là l'opposition qu'il avait développée en 1796 dans son *Discours sur l'état des Lettres en Europe* :

> Le XVIII^e siècle va s'ouvrir devant nous, spectacle d'autant plus intéressant qu'il forme presque en tout un contraste avec l'autre. Je tâcherai d'en saisir les traits les plus marqués [...], [et notamment] la nouvelle philosophie qu'il vit naître en ses premières années et que les dernières ont dû nous mettre à portée d'apprécier [9].

Ce ne sont pas les véritables philosophes qui ont corrompu le goût et entraîné la décadence des lettres, rendant ridicule le titre de « siècle philosophe » dont le XVIII^e siècle s'est réclamé, mais ceux que La Harpe appellent « philosophistes » et qui, par manque de génie, ont voulu l'être à toute force et à tout propos [10]. Face à eux, La Harpe distingue cinq « hommes de première classe » (*classiques*, donc, au sens que le *Dictionnaire* de Furetière donne à ce terme) qui ont rendu service à la philosophie : Fontenelle, Buffon, Montesquieu, d'Alembert, Condillac. Chronologiquement premier, Fontenelle donne à voir le passage d'un siècle à l'autre qui correspond aussi au moment où l'excellence des lettres a porté à son extrême la difficulté de tenir le premier rang. Contemporain des hommes supérieurs qui consentaient encore à lutter contre les grands anciens en puisant à la source même du beau, Fontenelle en a l'élégance, le goût, l'esprit : mais l'*abus* qu'il en fait signale,

9. Jean-François La Harpe, *Discours sur l'état des Lettres en Europe*, prononcé le 1^er décembre 1796 à l'ouverture du Lycée républicain, Paris, Migneret, An 5 – 1797, p. 64.

10. La Harpe, *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*, Paris, Pourrat, 1835, t. XVII, p. 13 : « Alors l'art et les artistes et les juges sont également corrompus : c'est l'époque de la décadence. Mais dans ce même moment, les esprits en général plus exercés et plus raffinés, se sont tournés vers les sciences physiques et spéculatives : on cherche une gloire plus nouvelle à mesure que celle des beaux-arts s'use par habitude. Ainsi s'établit le règne de la philosophie après celui des lettres et du génie : ce sont deux puissances qui se succèdent, mais dont l'une n'a ni combattu ni détrôné l'autre. »

aux yeux de juges devenus de plus en plus exigeants (Racine, Boileau) son impuissance à les égaler. Telle est la thèse de La Harpe. On aura observé que c'est en empruntant à la *Digression sur les anciens et les modernes* son argument majeur que La Harpe accorde à ces « maîtres de l'art d'écrire qui donnaient le ton à leur siècle » autorité de ne voir dans les premiers écrits de Fontenelle que de « petits écrits » qui ne méritaient pas de laisser trace [11]. La Harpe ne lit pas Fontenelle ; il joue des lectures qu'en ont fait ses adversaires, voire des lectures qui auraient pu en être faites. C'est dans le sillage de Racine et Boileau qu'il voit dans les *Nouveaux Dialogues des morts* un simple jeu et un « effort de l'esprit indigne du goût classique ». C'est dans celui de Voltaire qu'il juge de l'*Histoire des oracles* et des *Entretiens sur la pluralité des mondes* qui ont fondé la réputation de Fontenelle. Reprenant au sujet de l'*Histoire des oracles* la formule frappante de Voltaire – « Fontenelle a taillé le diamant brut de Van Dale » –, il la présente comme « un petit ouvrage dont le fond n'appartient pas à l'auteur ». Mais lorsque Voltaire reconnaît la charge antichrétienne de l'ouvrage et sa force de frappe, La Harpe au contraire s'attache à les désamorcer pour le ramener à une plaisanterie si ancienne et si commune sur les oracles qu'il n'y a pas lieu d'en tenir grand compte, surtout de la part d'un auteur qui ne saurait être suspecté d'incroyance. Prévoyant quelques objections, il croit bon d'ajouter que si l'ouvrage a paru présenter quelques dangers [12], c'est qu'une « *certaine classe de lecteurs* » était susceptible d'en tirer des conséquences qui n'étaient probablement pas dans les intentions de Fontenelle [13]. La Harpe ne dit évidemment rien d'une certaine érudition critique ni d'une philosophie cartésienne (dont se réclame Fontenelle) qui, en ce même XVII^e^ siècle, semblaient des menaces assez considérables contre l'orthodoxie pour que Bossuet s'en inquiète

11. *Ibid.*, p. 27.

12. Le même Voltaire rapporte en effet que Fontenelle risqua la Bastille.

13. La Harpe, *Lycée*, *op. cit.*, p. 28-29. Quant au P. Baltus qui réfuta l'*Histoire des Oracles*, il aurait dû comprendre que « tout ce qu'il y avait de gens éclairés profess[ant] un grand attachement à la religion, ce ne fut pas auprès d'eux un titre très recommandable qu'un ouvrage dont elle pouvait s'alarmer ».

ouvertement [14]. Loin même de laisser suspecter dans la « philosophie douce » mêlée d'affectation galante de Fontenelle ce qui pourrait être une façon voilée de dire et de penser, il affirme hardiment que « les thèses et les conclusions de Bossuet sont demeurées inaccessibles [15] ». L'essentiel cependant se joue avec les *Entretiens sur la pluralité des mondes* tenus pour le chef d'œuvre de Fontenelle, concentrant en lui ces « grâces » qui ont conservé sa mémoire et qui ouvre le XVIII[e] siècle. Des *Entretiens*, parus en 1686, La Harpe écrit en effet :

> Cette dernière production est de notre siècle ; et si Despréaux et Rousseau, qui s'étaient déclarés contre Fontenelle, ne furent pas ramenés par un mérite qui jusqu'à nous s'est fait remarquer et sentir de plus en plus, c'est d'abord qu'il leur était par lui même assez *étranger* [16].

Non que Fontenelle, selon La Harpe, témoigne d'un esprit philosophique puissant et neuf, au contraire : entiché de la chimère des tourbillons à l'heure où Newton a révolutionné la physique – « quoiqu'il dût être, autant que personne, en état d'entendre les calculs de Newton [17] » –, Fontenelle y mêle une affectation galante déplacée qui fait de son livre un « roman ». Ce qui est *nouveau*, c'est une manière vicieuse d'écrire qui, par une espèce de « badinage », corrompt le sérieux de la raison, dégrade la langue et le « bel-esprit » du « Grand Siècle » en « faux-esprit ». Citant les vers de Boileau : « *Ô vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuse, / Courez du bel-esprit la carrière épineuse...* », La Harpe fait observer qu'à l'heure où lui-même écrit, l'expression « bel-esprit » ne présente plus qu'un mérite secondaire [18]. Voilà donc en quoi Fontenelle est original :

14. Bossuet, « Lettres diverses », *Œuvres de Bossuet*, Paris, Lefèvre, 1856, t. XI, Lettre CXXXIX à un disciple du Père Malebranche, p. 109-110 : « [...] *je vois*, non seulement en ce point de la nature et de la grâce, mais encore en beaucoup d'autres articles très importants de la religion, *un grand combat se préparer contre l'Église sous le nom de la philosophie cartésienne...* » (Je souligne.)

15. La Harpe, *Lycée*, *op. cit.*, p. 15.

16. *Ibid.*, p. 31, je souligne.

17. *Ibid.*, p. 30.

18. *Ibid.*, p. 22.

comme introducteur, dans le domaine des Lettres, d'un « badinage » agréable et imprévu qui plaît par des tournures fines et familières, lesquelles, dans les *Nouveaux Dialogues des morts* par exemple, vont jusqu'au « cailletage ». Le portrait est à charge mais il reste inachevé tant que n'a pas été évalué le rôle de Fontenelle dans la Querelle des Anciens et des Modernes. Quel fut ce rôle ? Celui d'une marionnette au service du clan Corneille contre Racine, d'un homme sans talent, dominé par l'amour-propre, désireux, après la chute d'*Aspar*, de se venger de l'humiliation à lui infligée par l'épigramme de Racine. Rôle de pure façade et totalement négligeable si l'on ajoute que le prudent Fontenelle – on voit que le jugement porté par Voltaire colle à la peau de Fontenelle – a pris soin de se tenir tout simplement à l'écart de la Querelle. Après s'être laissé aller à quelques « picoteries » en rappelant le quadruple échec de Fontenelle à l'Académie française et une réputation que les journaux ont cru devoir accorder au neveu du grand Corneille, La Harpe pousse l'entreprise de démolition à son point ultime contre ce « deuxième Fontenelle » dont nous avions cru comprendre, puisque son nom ouvrait la première section du chapitre consacré aux « philosophes de la première classe », qu'il pouvait être légitimement tenu pour « philosophe ». Or le mot *philosophe* n'apparaît pas une seule fois sous la plume de La Harpe pour qualifier Fontenelle, et pour cause : l'universalité des talents qui caractérise le philosophe et que l'on a prêtée à Fontenelle n'est en fait qu'un trompe-l'œil issu de la popularité que les séductions de son style ont su donner à la science. Lui-même en était si conscient que, devenu secrétaire de l'Académie des sciences, il eut la sagesse de se contenter d'en écrire les *Mémoires* et les *Éloges* d'une façon qu'il faut reconnaître inimitable – « de *beaux* Mémoires et des Éloges encore plus *beaux* », souligne La Harpe avant de donner le coup de grâce : car, pour le reste, il faut convenir que la notoriété de Fontenelle tient tout entière à la protection des puissants auxquels il savait plaire, en particulier celle du Régent qui le logea au Palais-Royal, ce qui lui assura les places importantes auxquelles il eut accès. Fontenelle, en un mot, fut un valet du pouvoir que sa très/trop longue vie concourut à agrandir dans l'opinion. Et La Harpe de conclure :

> Celui qui, dans l'âge précédent, n'avait été qu'un littérateur agréable et un écrivain médiocre, devint, comme le disait Voltaire en 1752 [19], « le premier parmi les savants qui n'ont pas eu le don de l'invention », par la manière instructive et attrayante dont il savait rendre compte du travail des autres [20].

Ainsi La Harpe, en prenant soin de s'appuyer sur l'autorité d'un Voltaire dont la royauté sera bientôt proclamée, met-il en place l'image d'un Fontenelle vulgarisateur, « bel-esprit » dans le nouveau sens dégradé du terme, dont la secte « philosophiste » (les encyclopédistes) se servit comme de l'autorité dont elle avait besoin en en faisant, sur la base de textes qui ne sont sans doute pas de lui, un martyr et un précurseur de la liberté de penser. Une liberté de penser, observe La Harpe, qui en réalité « n'est que licence [21] ». La question pour lui n'est pas de « lire » Fontenelle et d'en interroger la pensée : Fontenelle, pour La Harpe, est l'homme d'une « inactive indifférence », qui ne tenait pas à ses opinions, et dont « la vie fut à peu près un siècle de repos [22] ».

L'opération, grossièrement idéologique et menée en empruntant à Voltaire des traits par ailleurs dissociés de leur contexte, consiste, pour imposer l'idée de l'excellence d'un XVII^e^ siècle des Lettres contre un XVIII^e^ siècle des sciences et du « philosophisme », à ménager un vide extensible à volonté à travers la figure d'un homme qui vécut le siècle de Louis XIV dans son intégralité et toute la première moitié du suivant. Fénelon, qui meurt quelques semaines avant Louis XIV, appartient de plein droit à ce moment glorieux où les Lettres ont atteint un point de perfection ; Fontenelle est dans le tableau, aussi insignifiant que la mouche qui, dans les natures mortes de l'époque, signale que la corruption est déjà à l'œuvre. Trente ans avant que ne s'achève le grand règne, Fontenelle introduisait, avec les *Entre-*

19. C'est-à-dire dans *Le Siècle de Louis XIV*.

20. La Harpe, *Lycée*, *op. cit.*, p. 33-34.

21. Et La Harpe de rappeler (p. 39) que ce fut en son absence et contre son avis que l'Académie française décerna un Éloge à Fontenelle, soulignant que si c'était comme savant, cela regardait l'Académie des sciences, si c'était comme écrivain, Fontenelle ne fut « ni créateur ni classique ».

22. *Ibid.*, p. 40.

tiens sur la pluralité des mondes, cet esprit philosophique qui passerait les bornes de la raison, dévoyant les sciences elles-mêmes lorsqu'un Condorcet appliquerait le calcul mathématique aux vraisemblances morales après les avoir appliquées aux preuves juridiques.

Cette projection d'un âge classique dissocié dont Fontenelle ouvrirait le second moment réussit si bien que Villemain inscrit d'emblée Fontenelle dans son *Tableau de la littérature du XVIII^e siècle*, non sans l'oublier jusqu'au chapitre XIII au profit de Voltaire, son rival et l'imitateur du « Grand Siècle ».

2 « Rien de plus opposé et pourtant rien de plus lié que ces deux époques »

Villemain reprend, dans le contexte de la bataille romantique, la thèse d'un XVIII^e siècle ruiné d'avance par l'abus du bel-esprit et de la philosophie sceptique. Pour lui, c'est le XVII^e siècle, non le suivant qui est original [23] ; et si, admet-il, tout âge d'or est naturellement suivi d'un déclin, le respect de la tradition et l'imitation des grands modèles peut toutefois le ralentir :

> [...] le seul obstacle à cette décadence qui menace une littérature enrichie par des chefs d'œuvre, c'est de maintenir la pureté des formes primitives, et d'inventer une nouvelle occasion de les placer heureusement ; c'est garder la tradition du goût dans le style, et de porter toute l'invention dans le choix du sujet et des pensées principales [24].

Mais s'il reste « classique », Villemain scrute avec plus d'attention que La Harpe les passages, les nuances et ces points névralgiques où les deux époques, « disparates en apparence », se confondent néanmoins. Dans cette perspective, Fontenelle demeure le symptôme d'un ébranlement, mais il en est moins

23. Abel-François Villemain, *Nouveaux Mélanges d'histoire et de littérature*, Paris, Ladvocat, 1827, p. 122 : « Rien n'est plus original, plus sincère, plus marqué d'un cachet nouveau que cette littérature imitée, et quelque fois transcrite de l'antiquité. »

24. *Ibid.*, p. 140.

l'origine que le relais. Plus exactement, il est l'indice de ces multiples points en lesquels les deux siècles se rejoignent, le premier enfantant le second selon des tonalités différentes qui tiennent au tissage dont une culture est le résultat. Pour Villemain,

> le génie littéraire du XVII^e siècle s'était formé sous trois influences : la religion, l'antiquité, la monarchie de Louis XIV. De ces causes fort diverses, et de l'élan spontané d'une nation jeune et forte sortit cette grande école de goût et d'éloquence qu'on ne surpassera pas. Les influences qui dominent la littérature du XVIII^e siècle sont, au contraire, la philosophie sceptique, l'imitation des littératures modernes, et la réforme politique. Rien de plus opposé, et pourtant rien de plus lié que ces deux époques : la grandeur et les abus de la première devaient enfanter l'autre [25].

À la différence de La Harpe, qui par adoration du XVII^e siècle (ou haine du XVIII^e), refuse de reconnaître la diversité et la puissance de certains courants de pensée hétérodoxes, Villemain reconnaît une certaine « liberté critique » chez les contemporains de Bossuet de même que le goût pour l'antique se retrouve au XVIII^e siècle. À ses yeux, Bayle porte la responsabilité d'un usage particulièrement âpre de l'ironie philosophique contre la théologie, et c'est de ce creuset que Voltaire a tiré toute sa force. Mais cette liberté dont Bayle pouvait jouir en Hollande n'était pas concevable dans la France de Louis XIV où le changement des esprits, à travers Fontenelle, devait s'opérer sur un mode moins hardi. En France, Fontenelle le premier indique le passage du « siècle des arts » au « siècle du doute » ; et le signe fort de ce changement qui n'a pas échappé à Boileau, c'est l'entrée de Fontenelle à l'Académie française :

> Fontenelle [...] n'était rien moins que le précurseur de Voltaire. Douteur aussi hardi que fin et timide parleur, cachant sa hardiesse d'une part sous

25. Abel-François Villemain, *Cours de littérature*, Paris, Didier et C^ie, 1857, t. I, p. 2.

> la science, de l'autre sous la coquetterie de salon, il préludait, par l'*Histoire des oracles* et les *Mondes*, à toute la philosophie du XVIII[e] siècle [26].

Sans doute est-on en droit de lui reprocher un emploi un peu trop raffiné de la belle langue du siècle de Louis XIV qui devait entraîner sa transformation, mais, observe Villemain, parce qu'en France la censure mutilait les idées sceptiques et hétérodoxes venues du nord et surtout d'Angleterre, la liberté de penser ne pouvait s'insinuer que de manière furtive, dans un style capable de retenir l'attention des salons, seuls lieux où tout pouvait se dire pourvu que ce fût avec grâce. Fontenelle, en s'abandonnant à la mode – comme le fit aussi Montesquieu avec les *Lettres persanes* –, sut prendre le ton qui convenait pour plaire à l'aristocratie avant d'arriver à la nation.

La Querelle des Anciens et des Modernes, sur un mode mineur, participe de cet ébranlement : en attaquant les anciens, Perrault, La Motte et Terrasson « préparaient la liberté de penser sur des questions plus sérieuses ». Ils se trompaient dans leur appréciation d'Homère, mais n'en exerçaient pas moins « une très précieuse faculté, celle de juger au lieu de croire [27] ». D'une façon plus générale, si choquants que puissent paraître les choix et les pratiques des Modernes, fait observer Villemain dans sa seconde leçon, ils relèvent de stratégies rendues inévitables par l'effondrement du « Grand Siècle » lui-même. À prendre un peu de recul, on s'aperçoit que Louis XIV en personne avait mené le deuil des génies de son siècle, Fénelon compris, et que, dès avant la mort du roi [28], tout dépérissait dans la vieille cour, les tracasseries théologiques et une étouffante stérilité faisant aspirer à des mœurs nouvelles tandis qu'une énergie nouvelle faisait reconnaître les Modernes. Ces mêmes beaux-esprits qui, sans doute avaient tort de contester la poésie, écrivaient en prose avec « une expressive et correcte élégance [29] ». À l'inverse, si l'on considère les rescapés du XVII[e] siècle, les Louis Racine,

26. *Ibid.*, p. 5.
27. *Id.*
28. Fénelon meurt le 7 janvier 1715, Louis XIV le 1[er] septembre.
29. Villemain, *Cours*, *op. cit.*, p. 27.

d'Aguesseau, Rollin, ces « débris épars d'un autre monde [30] », on conviendra que par manque de génie et d'ardeur, tous ont leur part dans ce phénomène de décadence, à l'exception peut-être de Saint-Simon, posté dans l'entresol de Versailles et dont « l'expression électrique » est capable de mettre en mouvement tout « l'ossuaire de la cour [31] ».

Cette responsabilité partagée ne disculpe en rien Fontenelle dont les choix, étant donnée son influence, eurent des conséquences considérables et qui fit école en matière de décadence. Vue du XIX^{e} siècle et du contexte de la bataille romantique, en effet, la supériorité de Fontenelle, qui tient à son intelligence des choses nouvelles et à la simplicité qu'il sait donner à l'exposition des recherches les plus délicates de la pensée, tombe sous le coup d'une double critique.

La première tient précisément à l'expression de la libre-pensée fontenellienne dont les traits piquants et les sous-entendus rappellent trop le style des salons d'Ancien régime. On pardonnerait à Fontenelle le ton de galanterie qu'il a eu raison de prendre pour les raisons qui ont été évoquées s'il n'en abusait. Témoigne de ces abus, selon Villemain, la frivolité des digressions dans les *Mondes* qui justifie l'enfermement de Fontenelle dans sa réputation de « vulgarisateur ». L'erreur de lecture de Villemain est ici aussi surprenante que significative : on peut certes s'étonner qu'il n'ait pas pris acte de la signification du patronage de Cicéron au seuil de l'ouvrage [32], mais plus encore de son incompréhension de la fonction véritable de la digression fontenellienne qui, en présentant un thème secondaire en liaison étroite avec le thème-cadre, devient un concept heuristique de première importance et permet de construire le cadre

30. *Ibid.*, p. 220.

31. *Ibid.*, p. 241.

32. Faisant référence aux *Académiques* de Cicéron, Fontenelle exprime clairement le projet des *Entretiens* qui n'est pas de vulgariser le cartésianisme mais de transplanter les notions savantes dans un langage accessible au public mondain pour lui permettre de philosopher « en sa langue » d'une manière nouvelle, de la même façon que Cicéron, en opérant la transfert des concepts de la philosophie grecque en latin, avait permis aux Romains de penser à partir de leur propre imaginaire et dans les termes de leur culture. Mais le rapport nouveau à l'antiquité que suggérait l'auteur de *L'Origine des fables* en l'inscrivant dans l'histoire de l'esprit humain ne pouvait qu'irriter davantage ceux qui continuaient à la penser dans un rapport d'imitation.

intellectuel à partir duquel la marquise devient capable de réinterpréter les entités du modèle savant en les confrontant à son propre code. Pourquoi, après avoir légitimé la prudence de Fontenelle au regard de la censure et des restrictions imposées à la libre-pensée par l'absolutisme, Villemain l'interprète-t-il maintenant en reprenant à son compte les railleries de Voltaire pour qui tant de prudence tenait de la lâcheté ? Il est possible et même probable que Villemain, comme presque tous les critiques du XIX^e^ siècle, ait été agacé par ce qui lui semblait relever de l'affectation ; il est aussi vraisemblable que le projet de Fontenelle d'aller au-delà d'un simple programme de séduction et de *transplanter* la philosophie en terre mondaine lui ait semblé aussi inacceptable que pertinent. Fontenelle fut l'idole de cette société polie dont il a incarné l'esprit à la perfection mais le XIX^e^ siècle, unanimement, l'accuse d'avoir rapetissé l'esprit à force de le rendre trop subtil. À travers lui, n'est-ce pas aussi cette société symbolisée par la Cour de Sceaux et le Palais-Royal qui se trouve mise en procès avec, au-delà du grief d'affectation de bel-esprit et de mauvais goût devenu lieu commun, tous les aspects sombres de l'ethos du courtisan ? Fontenelle ne s'est-il pas compromis à prêter sa plume à Dubois (de simple abbé libertin devenu cardinal et ministre influent) ? N'en a-t-il pas fait un éloge excessif en le recevant à l'Académie française ? Dans cette perspective, les railleries de Voltaire sur l'excessive prudence de Fontenelle, habile à plaire aux Grands et à se mettre en retrait de toutes les batailles, retrouvent leur actualité : trop ingénieux, trop sceptique à force d'être intelligent, Fontenelle manque de *passion* ce qui lui permet de se prêter à tout. Tel est le second reproche, essentiel, que lui adresse Villemain. Dès lors, les raisons justifiées d'une certaine dissimulation de ses audaces de pensée chez Fontenelle se retournent contre lui pour esquisser la figure d'un Fontenelle spectateur de la vie sous sa première identité, continuant de l'être, mais de la science, sous la seconde. Dans un dernier mouvement, toutefois, Villemain reconsidère son interprétation et après avoir souligné que Fontenelle eut « au moins le mérite de ne pas se prêter aux ravages des vérités morales et religieuses », il lui accorde une longueur de vue susceptible d'inverser son image :

> Voyait-il les conséquences extrêmes des opinions sceptiques, et les dernières années du XVIII^e^ siècle ? Sa réserve alors ne nous paraît pas seulement prudence, mais vertu ; et nous lui saurions gré de n'avoir pas aidé à cette grande destruction, où les vérités religieuses et morales étaient emportées par les abus [33].

Dans son *Histoire de la littérature française* dont le tome portant sur Fontenelle et la Querelle des Anciens et des Modernes paraît en 1861, Nisard reprend à son compte tous les poncifs et lieux communs qui ont accablé Fontenelle depuis Grimm et Voltaire, et qui s'épanouissent alors sous la plume d'Arsène Houssaye [34]. Lui aussi reconsidère cependant, et sous un angle plus large, la réserve fontenellienne en la resituant dans le cadre d'une Querelle qu'il se garde bien d'interpréter comme une simple passe d'armes entre deux camps. À l'inverse de ses prédécesseurs, Nisard se refuse à présenter le passage du XVII^e^ siècle au XVIII^e^ dans les termes d'une « décadence », même s'il estime que la rupture qui s'est effectuée de l'intime union qu'avait su conserver le XVII^e^ siècle entre l'antiquité païenne et l'antiquité chrétienne correspond à un moment de vacillement de l'esprit français que Montesquieu, Voltaire et Buffon sauront heureusement restaurer. Pour lui, la Querelle des Anciens et des Modernes est une véritable « guerre », menée en trois « campagnes » contre les deux antiquités (classique et chrétienne). Or si les deux premières campagnes – illustrées par Desmarest de Saint-Sorlin [35] puis par Perrault et La Motte – attirèrent l'attention du public par les éclats et le scandale qu'elles provoquèrent, seule la campagne dont Fontenelle fut le redoutable stratège produisit cette rupture profonde qui devait marquer la littérature du XVIII^e^ siècle. Selon Nisard, Fontenelle s'est servi de La Motte et de Perrault qu'il a laissé mener le combat en première ligne tandis que lui-même, évitant de

33. Villemain, *Cours*, *op. cit.*, t. 1, p. 320-321.

34. Arsène Houssaye, *Galerie du XVIII^e^ siècle. Première série : les hommes d'esprit*, Paris, Hachette, 1858 ; *Le Roi Voltaire*, Paris, M. Lévy, 1858 (2^e^ éd.).

35. De Desmarets de Saint-Sorlin, Nisard précise qu'il est trop ignorant de l'antiquité pour lui être dangereux.

faire le procès d'Homère, s'attachait à en dissoudre l'autorité par quelques remarques épigrammatiques mais surtout en mettant les Latins au-dessus des Grecs à titre de « modernes », ce qui était une façon d'encourager les Modernes à se croire supérieurs aux Grecs et aux Latins à la fois par le seul bénéfice des siècles. Fontenelle est dangereux parce que, en bon tacticien, il sait éparpiller l'attaque pour dérouter l'adversaire, mais aussi et surtout parce qu'il sait raisonner sans pédantisme et proposer des « doutes de bon goût » qui fâchent moins ses contradicteurs qu'ils ne les font réfléchir. Nisard l'admet sans réticence : sous l'air de légèreté qui donne aux ouvrages de Fontenelle, et tout particulièrement aux *Entretiens sur la pluralité des mondes*, un air anodin de galanterie, se cache une force d'écriture terriblement efficace :

> On croyait badiner, et on est enlevé tout à coup par-delà les sphères. [...] Le soin même qu'il prend de cacher, sous la forme de conjectures, sa foi si ferme dans l'avenir illimité de la science, nous gagne à cette foi, et ajoute au plaisir d'apprendre des découvertes accomplies une curiosité féconde des découvertes futures [36].

Dans le sillage de La Mothe Le Vayer, Fontenelle sut faire du doute ainsi présenté et de sa foi dans la raison et les nouvelles sciences les véritables adversaires de l'antiquité chrétienne et de la foi. À sa suite, et dans la mesure où tout ce qu'insinuait Fontenelle s'abritait sous sa célébrité, les écrivains du XVIII^e^ siècle ont négligé l'antiquité classique et cédé au goût du paradoxe, du scandale et de la polémique, mais ils ont aussi négligé l'antiquité chrétienne : lorsque Pascal mettait sa gloire dans une raison qui abdiquait devant la foi, eux ont préféré les traits ingénieux du bel-esprit aux lumières du cœur. Nisard, fasciné encore par le modèle Louis-quatorzien de révérence à l'antiquité et par le « Grand Siècle » lui-même, reste hostile à Fontenelle dont il devine la profondeur sans parvenir à l'admirer.

36. Désiré Nisard, *Histoire de la littérature française*, 3^e^ éd., Paris, Firmin-Didot frères, 1863, t. IV, p. 35-36.

Jacques-François Denis sera l'un des premiers à voir en Fontenelle « une des intelligences les plus rares et les plus philosophiques qui fussent alors[37] ». Il sera aussi le premier critique à formuler clairement ce que Villemain et Nisard – mais déjà Boileau et La Bruyère – avaient perçu, à savoir que le « badinage » de Fontenelle dont on ne se défie pas (ou peu) est de première force pour dissoudre « sans éclat et sans bruit les convictions les plus robustes et les plus féroces[38] », à commencer par celles que le XVII^e siècle admettait sans réserve et qui venaient, précisément, de la double antiquité profane et chrétienne. Mais Nietzsche, déjà, n'avait pas manqué de faire le constat qu'à la fin du XIX^e siècle, on ne pouvait plus lire Fontenelle comme Voltaire, notamment, l'avait lu :

> Ces petites paroles intrépides sur les choses morales que Fontenelle a jetées dans ses immortels *Dialogues des morts* étaient regardées jadis comme des paradoxes et des jeux d'un esprit sujet à caution ; même les juges suprêmes du goût et de l'esprit n'y voyaient pas davantage [...]. Maintenant il se passe quelque chose d'incroyable : ces pensées deviennent des vérités ! La science les démontre ! Le jeu devient sérieux[39] !

3 Au sein de l'âge classique : la culture galante en question

Nietzsche, qui aimait le siècle de Louis XIV et détestait la Révolution, reconnaissait en Fontenelle l'inventeur véritable de la modernité. De La Harpe à Nisard, de ses éditeurs à ses biographes, les critiques français du XIX^e siècle, à des degrés divers, reconnaissent à Fontenelle une pénétration et une longueur de vue qui lui valurent un ascendant considérable, une

37. Jacques François Denis, « Le XVIII^e siècle dans le XVII^e », *Mémoires de l'Académie de Caen*, 1896, 2-4, p. 166.

38. *Ibid.*, p. 169. Lorsque La Harpe croit bon de dédouaner Fontenelle de toute irréligion, Denis écrit (p. 173) : « Il faudrait avoir un flair très fin pour découvrir dans ses Dialogues [de Fontenelle] et dans les œuvres qui suivent la trace évidente du christianisme et même de l'esprit religieux. »

39. Friedrich Nietzsche, *Gai savoir* [1882], éd. Jean Lacoste et Jacques Le Rider, Paris, Bouquins-Laffont, 1993, t. II, p. 107-108.

force d'écriture qui emporte l'adhésion. Tous, pourtant, s'attachent à minorer, voire à dévitaliser, sa pensée au regard de l'énergie voltairienne. Jean-Baptiste Champagnac, chargé de la notice historique qui ouvre le premier volume des *Œuvres* de Fontenelle dans l'édition Salmon, a beau avancer que la « modération polie » de Fontenelle a permis de faire éclore les germes d'une philosophie éclairée là où le génie impétueux de Voltaire n'eût pas réussi, Villemain exprimera le sentiment le plus généralement partagé en écrivant qu'en Voltaire seulement s'opère la « Révolution de l'esprit français ». Que reproche-t-on à Fontenelle dont ses audaces et sa puissante originalité doivent payer le prix ? Sa frivolité et ses paradoxes, soit une modernité dont les formes sont celles de la culture galante. Or, si comme Alain Viala l'a montré, il n'avait échappé ni à Boileau, ni plus tard à Voltaire, que la culture galante fût un « révélateur de modernité [40] », tous deux, hostiles au langage galant et à cet art d'écrire des Modernes qui leur semblait faire dégénérer la grandeur des anciens, s'employèrent à n'associer la culture galante qu'à la mode et au « nouveau ». Habile distinction qui autorise à repérer plus en amont les premiers indices de la corruption. Dans le sillage de Boileau et de Voltaire, Nisard voit dans la galanterie qui pénètre le théâtre de Corneille l'une des causes de l'inégalité et de la faiblesse de ses dernières pièces [41]. C'est porter sur le théâtre de Corneille un jugement rétroactif et partisan sans prendre la mesure de ce qui, au cœur de la longue Querelle des Anciens et des Modernes, se trouve en jeu à travers une écriture galante qui concerne l'éthique, l'esthétique mais aussi une nouvelle manière de penser [42]. Si les querelles ont été instauratrices d'un clivage culturel profond à l'articulation des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, c'est que le « dynamisme de conquête » des Modernes fait triompher la culture galante sur tous les terrains : celui des usages mondains, des arts, des lettres, mais également des sciences et des mœurs [43].

40. Alain Viala, *La France galante*, Paris, PUF, 2008, p. 256.

41. D. Nisard, *Histoire de la littérature française*, *op. cit.*, t. II, p. 120 : « D'autres fautes auraient leurs excuses dans le tour d'esprit de son temps, dans ce changement de mœurs qui fit succéder aux intrigues politiques mêlées de galanterie la galanterie sans intrigues politiques. »

42. Voir Christelle Bahier-Porte et Claudine Poulouin (dir.), *Écrire et penser en Moderne (1687-1750)*, Paris, Honoré Champion, 2015.

43. A. Viala, *La France galante*, *op. cit.*, p. 253.

Opposant aux prises de parti radicales une autonomie souple et adaptable fondée sur une posture de réserve respectueuse à l'égard de la religion, c'est d'abord une logique de distinction, un « goût » qu'il est possible de décliner selon des degrés divers. Le revers, c'est qu'il est facile de faire passer ce goût pour une mode, un modèle de surface sans grand prix, notamment parce que les femmes peuvent s'en prévaloir. De cette fragilité de l'esprit galant face aux positions dogmatiques, Fontenelle paie le prix. En Fontenelle, à travers la critique du bel-esprit et des « grâces de salon », le XIX^e siècle conteste l'hédonisme, l'esthétique de la douceur et cette sociabilité cultivée qui accorde aux femmes de faire part de leurs jugements non seulement sur ce qui concerne le langage et la littérature mais sur les sciences mêmes. Lorsque Sainte-Beuve reconnaît en certaines femmes – M^me de La Fayette, M^me de Sévigné, M^me de Caylus – l'incarnation de l'âge d'or du goût, c'est en opposant à la galanterie du XVIII^e siècle une « urbanité [44] » qui ne s'était pas encore dévoyée :

> La conversation, d'ailleurs, n'était pas encore devenue, comme au XVIII^e siècle, dans les salons ouverts sous la présidence de Fontenelle, une occupation, une affaire, une prétention ; on n'y visait pas nécessairement au trait ; l'étalage géométrique, philosophique et sentimental n'y état pas de rigueur, ais on y causait de soi, des autres, de peu ou de rien. C'était, comme dit M^me de Sévigné, des conversations infinies [45].

44. Le terme, repris à Balzac (*De la conversation des Romains*, 1644), n'est pas innocent. C'est dans cet ouvrage que Guez de Balzac élabore, en référence aux origines romaines de M^me de Rambouillet, une utopie de la conversation fondée sur un « mythe romain » issu de la lecture des *Lettres* de Cicéron à Atticus. Voir Alain Génetiot, « Les Romains de Balzac aux origines de la conversation classique », *Littératures classiques*, n° 3, printemps 1998, p. 45-66.

45. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, t. II, p. 997. Cité par Anne Martin-Fugier, « Le salon XVII^e siècle selon Sainte-Beuve », *Les Cahiers du Centre de recherche historique*, 28-29 (2002), mis en ligne le 22 novembre 2008, consulté le 15 novembre 2015 : http ://ccrh.revues.org/1012. L'observation, cependant, ne vaut pas pour le salon de M^me de Lambert, dont Sainte-Beuve écrit : « M^me de Lambert, au milieu du débordement de la Régence, ouvre chez elle un asile à la conversation, au badinage ingénieux, aux discussions sérieuses : Fontenelle

Le style de M^me^ de Sévigné tient de la conversation et ne sent pas l'effort – « c'était de l'art que, sans s'en apercevoir et négligemment, l'on mettait jusque dans la vie [46] » –, et M^me^ de La Fayette écrivait « à son loisir, par amusement et avec une sorte de négligence qui n'avait rien du métier [47] ». Sainte-Beuve définit encore cette urbanité comme « mêlant ensemble la *dévotion*, les bienséances, la liberté d'esprit et les grâces de la société, dans cette parfaite et un peu confuse mesure qui était celle [du XVII^e^ siècle [48]] ».

Du XVII^e^ au XVIII^e^ siècle, que se passe-t-il qui, vu du XIX^e^ siècle, expliquerait le dévoiement de cette sociabilité parfaite que, de l'hôtel de Rambouillet et du salon de M^me^ de Sablé, Sainte-Beuve voit se prolonger dans le salon de M^me^ Récamier ? A. Martin-Fugier suggère que le XIX^e^ siècle, passant d'un modèle aristocratique à une société en voie de démocratisation, a comme embaumé l'intimité idéale faite de conversation, de correspondance et de sociabilité, telle qu'on imaginait qu'elle se pratiquait dans les siècles précédents, comme pour garder trace d'un « *paradis perdu* [49] ». Il est vrai que joue à plein, sous les plumes du XIX^e^ siècle, l'illusion du « naturel » qui fonde la représentation idéalisée de la société aristocratique du Grand Siècle dont Alain Viala a mis au jour les effets de trompe-l'œil [50]. Mais la distinction qu'opère Sainte-Beuve entre l'ur-

préside ce cercle délicat et poli, où il est honorable d'être reçu. » (Cité par A. Martin-Fugier, *loc. cit.*)

46. *Ibid.*, p. 998.

47. Sainte-Beuve, « Madame de Lafayette » (1836), *Portraits de femmes*, éd. Gérald Antoine, Folio-Gallimard, 1998, p. 311.

48. Sainte-Beuve, « Madame de Caylus et de ce qu'on appelle *urbanité* » (1850), *Causeries du lundi*, *op. cit.*, t. III, p. 62, je souligne. La Harpe associait de même la dévotion à l'urbanité de ces cercles mondains écrivant à propos des Lettres de M^me^ de Sévigné qu'on y voit « sans nuage l'esprit de son temps, les opinions qui régnaient, ce qu'était le nom de Louis XIV, ce qu'était la cour, ce qu'était la dévotion [...] cet assemblage de faiblesse, de religion et d'agrément qui caractérisait les femmes les plus célèbres » (*Lycée*, *op. cit.*, t. V, p. 198).

49. A. Martin-Fugier, *loc. cit.*, p. 9.

50. Voir A. Viala, *La France galante*, *op. cit.*, p. 192, l'analyse qui montre comment l'intégration de la galanterie comme modèle éthique et esthétique à la vie mondaine des salons sur le mode de l'*habitus* avait à ce point fait disparaître la frontière entre usage de la sociabilité et création littéraire qu'on ne le percevait plus comme construction idéologique, mais comme mode d'être naturel de la société aristocratique. À cela s'ajouterait le fait que la théorisation de la galanterie comme art de la conversation, non pas sous forme de traités abstraits mais d'entretiens – chez M^lle^ de Scudéry ou Molière – a fait croire

banité d'un XVII^e siècle idéalisé et un XVIII^e siècle au sein duquel il observe la même distinction – entre le salon de la Marquise de Lambert et la cour de Sceaux, par exemple – repose sur des considérations d'un autre ordre, que la référence au « naturel » et à la « négligence » signale sans les expliciter. Ce qui est supposé s'inaugurer sous la Régence, et se poursuivre en s'aggravant jusqu'au XIX^e siècle, c'est la *prétention* de certaines femmes à s'éloigner de la *dévotion* et des *bienséances* – la première conditionnant les secondes – pour s'entêter de discussions qui ne sont pas de leur sexe. Illustrerait ce processus, au XIX^e siècle, l'opposition Sand / Récamier. Sainte-Beuve, par ailleurs ami et admirateur de Sand, déplore : « Ce ne sont aujourd'hui que femmes à la George Sand [51] [...]. » Chateaubriand, avant lui, soulignait qu'à la différence de l'*Énéide* – « à jamais exposé à l'admiration des hommes [52] » –, jamais les ouvrages de G. Sand n'appartiendront à tous les âges, et disqualifiait le *talent* [53] de Sand, tout en le reconnaissant :

> [...] l'audace des doctrines et la volupté des mœurs, sont un terrain qui n'avait point encore été défriché par une fille d'Adam, et qui livré à une culture féminine a produit une moisson de fleurs inconnues. Laissons M^me Sand enfanter de périlleuses merveilles [54] [...].

En incitant les femmes à délaisser les « conversations infinies » des salons du XVII^e siècle pour raisonner, les *Nouveaux Dialogues des morts* et les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle auraient, en quelque sorte, donné le signal de cette périlleuse dénaturation de la sociabilité [55].

---

que les formes écrites de la conversation étaient de simples transcriptions de l'oralité (*ibid.*, p. 161-162).

51. Sainte-Beuve, *Cahiers I. Le Cahier vert (1834-1847)*, éd. Raphaël Molho, Paris, Gallimard, 1973, p. 183.

52. François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, IV, Paris, GF, 1982, p. 552-553.

53. Chateaubriand évoque (à propos de *Lélia*) un « talent minutieux » mais parle de « génie » lorsqu'il évoque Le Tasse et Shakespeare.

54. *Ibid.*, p. 555.

55. Dans une telle perspective, Sainte-Beuve aurait dû s'émouvoir du cartésianisme de M^me de Grignan qu'il intègre pourtant au cercle des représentantes

Même feutrées, les attaques misogynes qui affleurent sous les plumes des critiques du XIX^e siècle sont significatives d'une volonté de maintenir les femmes dans l'espace privé des salons. En les présentant, dans l'espace de discussion de ses livres, comme actrices à part entière de la construction d'une nouvelle société sans qu'elles paraissent pédantes, Fontenelle les renverrait à leur « nature » originelle que l'urbanité aristocratique du « Grand Siècle » avait su façonner. Nisard, qui tient le *Entretiens* pour un « ouvrage charmant », y déplore la confusion de la coquetterie et de la science, observant au sujet de la marquise : « Tout cela est d'une femme de ce temps-là qui ne sera pas reniée par les femmes du nôtre [56]. » Jacques-François Denis qui, pourtant, développe de très fines analyses de l'écriture fontenellienne, ne peut s'empêcher de regretter que les *Nouveaux Dialogues des morts*, « souvent des dialogues de femmes n'ayant nécessairement pour sujet que l'amour ou la métaphysique de l'amour, aboutissent par une pente presque fatale à des conclusions assez minces et alambiquées qui sont parfois presque inintelligibles [57] ». Quant aux *Lettres galantes* qui posent sous un jour totalement nouveau les relations entre les sexes en dévoilant, derrière l'enjouement et la galanterie, les questions d'intérêt, d'argent et de statut social qui règlent les relations amoureuses, leur déconsidération est universelle et systématique [58]. Cependant, sous l'élégance et la fausse transparence de leur prétendu « babillage », les femmes mises en scène par Fontenelle ne laissent-elles pas à penser plus qu'il ne conviendrait à leur sexe ? Surtout, lorsque Fontenelle, non content d'avoir invité la Marquise à réfléchir sur les conséquences métaphysiques et théologiques des nouvelles sciences, lui ouvre le « parti de la philosophie », ne fait-il pas peser la menace d'une société mixte du savoir jadis illustrée par la Correspondance entretenue par Descartes avec Élisabeth de Bohême et les leçons qu'il donna à Christine de Suède ? Or, à les lire,

---

de la parfaite urbanité du « Grand Siècle ». Mais nous n'avons pas les Lettres de M^me de Grignan.

56. D. Nisard, *Histoire de la littérature française*, *op. cit.*, t. IV, p. 34.

57. J.-F. Denis, *loc. cit.*, p. 167.

58. J.-F. La Harpe, *Lycée*, *op. cit.*, t. XVII, p. 25, parle du « babil », des « galanteries précieuses » des *Lettres galantes*. Voir également Villemain, *Cours*, *op. cit.*, p. 355. Champagnac même y regrette un « abus d'esprit ».

on soupçonne que les professeurs et critiques du XIX^e siècle ne sont pas plus prêts que ne l'étaient Rousseau et Kant [59], à affronter la vigilance critique de ces redoutables et séduisantes « Minerves [60] ». On peut aussi penser que ce partage de l'espace du savoir leur semble d'autant plus inacceptable que la littérature et les sciences, chacune de leur côté, sont devenues objets d'enseignement, ce qui implique une spécialisation dont ils entendent se réserver le privilège.

Mais c'est sans doute, plus généralement, la façon dont Fontenelle a « naturalisé » la philosophie pour la mettre à la portée de tous les esprits que méprisent et craignent à la fois les professeurs du XIX^e siècle, comme J.-B. Champagnac, contestant le jugement de La Harpe qui dénie toute influence à Fontenelle en tant que philosophe, le suggère :

> Fontenelle, sans devancer de fort loin les progrès de son siècle, et ne le précédant toujours pour ainsi dire que de quelques pas, obtint par-là même un ascendant plus sûr et plus universel, et fit éclore dans la nation les premiers germes d'une philosophie saine et éclairée [61].

Ceci nous ramène à notre sujet et au devoir de proposer une hypothèse sur l'« âge classique » qui s'esquisserait dans la célébration que le XIX^e siècle a cru devoir faire de « l'esprit

59. Kant, *Anthropologie*, trad. M. Foucault, Paris, Vrin, 1994, souligne la qualité de la conversation des femmes du monde, notamment des Françaises (p. 155), mais la présence des dames qui « dans un repas solennel » maintient la liberté des hommes dans les limites de la décence, n'est plus nécessaire lorsqu'un nombre limité d'hommes de goût se réunissent pour échanger franchement leurs pensées car leur présence paralyserait la conversation (p. 128-129).

60. Voir Erica Harth, *Cartesian Women. Versions and Subversions of Rational Discourses in the Old Regime*, Cornell University Press, 1992 ; Florence Lotterie, « Galante Minerve. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, ou les Lumières au risque du féminin », *Revue Fontenelle*, n° 8, 2010, p. 143-152. Dans *Les « Salons » de Sainte-Beuve : le critique et ses muses*, Roxana Verona souligne qu'aux yeux de Sainte-Beuve, Staël maintient la tradition classique de la conversation, même si les sujets abordés dans son cercle sont plus sérieux que mondains, dans la mesure où les sujets importent moins que la « manière » d'en traiter et de « faire jaillir des étincelles dans la conversation » (Paris, Honoré Champion, 1999, p. 78).

61. J.-B. Champagnac, *Œuvres de Fontenelle*, Paris, Salmon 1825, « Notice historique sur sa vie et ses ouvrages », t. I, p. 37.

de Fontenelle », qui en reconnaît l'ascendant et le dénigre en même temps.

Fontenelle, s'il ne l'a pas provoquée, a senti avant d'autres l'accélération et la profondeur des changements intellectuels qui affectaient l'espace des belles-lettres, le caractère irréversible de la fracture qui le menaçait entre un territoire des Lettres et un territoire des nouvelles sciences mathématisées, sauf à en réorienter la culture et à en changer l'esprit. La reconsidération de l'Antiquité qui lui fait perdre son autorité et en fait l'objet d'un savoir historique distancié s'inscrit dans ce programme, de même qu'une certaine radicalité sceptique hédoniste mettant en doute les vieux dogmes métaphysiques. Consentir à Fontenelle d'avoir su prendre en charge cette irréductible tension en le plaçant au terme ultime du « classicisme » tout en le rendant responsable de sa corruption permettait de dramatiser la représentation d'un âge classique idéal, unique héritier des grands siècles passés, un âge classique glissant vers sa propre destruction dans l'autodafé révolutionnaire de toutes les autorités consacrées. Fontenelle représente toute l'ambivalence de cet âge dont les abus de la culture galante et de la raison, en s'émancipant des autorités, ont engendré un monstre.